

24 SEPTEMBRE 1933

16

Sur les routes d'Europe Centrale

IX.

Bu BUDAPEST et la campagne hongroise

Quel enchantement que Budapest! Le voyageur n'y revient jamais sans être saisi par ses contours et ses couleurs vivaces, naturelles, de puissant relief. Paris est beau, le soir surtout, avec la vive lumière de ses places et de ses avenues, la douce lumière de ses ponts qui se mirent dans les eaux de la Seine. La lumière qui, à Budapest, éclaire le Danube, vient de ses rives. Les ponts y sont peu éclairés, c'est la rive et ses feux multicolores qui l'emportent. Un Danube large, large!... Les monuments, qui à chaque instant surgissent, nombreux et riches, ont quelque chose d'oriental. On sent que le Turc a passé presque deux siècles par là.

Le type des habitants est également très marqué. Les descendants et descendantes des guerriers d'Arpad vous présentent un type aux traits accentués pour les hommes, avec leurs pommettes saillantes dans un visage tantôt osseux, tantôt rempli; ils ont des sourcils touffus, portent volontiers la moustache longue. Les femmes, avec leurs yeux en amandes sont habillées et coiffées un peu comme partout, mais surtout comme à Paris. Elles, surtout, parlent un français très pur. Dans certains salons, s'il y a un seul étranger, et même s'il n'y en a pas, on ne parle que français. Nous connaissons des jeunes filles de treize ans qui parlent couramment le français, l'allemand et l'anglais.

L'allemand est, naturellement, compris et parlé par beaucoup; l'alliance austro-hongroise, bien qu'elle ait laissé son indépendance à la Hongrie, n'y implanta pas moins la langue des Habsbourg. De sorte que, avec le français et l'allemand, vous pouvez tranquillement pousser jusqu'aux extrémités de l'Europe de l'Est. Le peuple, précisément à cause de la voisine Autriche, connaît mieux l'allemand. Reçu par notre ami le député Tibor Tabody à une séance du Club de l'Unité nationale, nous fûmes compris de presque tous les 200 hommes de confiance quand nous les remerciâmes en allemand des paroles trop flatteuses de leur chef et organisateur.

Le clergé sait également se tirer d'affaire en français. Par contre, plusieurs prêtres ont étudié à Paris, ont pris leurs grades en Sorbonne et vous parlent un français d'une rare pureté de style et d'accent. Il y a, dans toutes ces dispositions du peuple hongrois et en général des peuples de l'Europe centrale, une possibilité considérable d'influences pour notre pays... s'il voulait.

La Hongrie est une race paysanne. Ses vieilles familles sont issues d'anciens soldats auxquels les rois — qui sont considérés ici comme les détenteurs des biens de la couronne, pas pour eux-mêmes, mais pour les familles — ont donné des terres en partage. Il y a la grande noblesse avec ses majorats, la petite noblesse avec ses terres de moindre importance, le paysan avec ses quelques hectares. Il y a des villages où toute la population a été anoblíe, et leurs paysans, si modeste soit leur condition actuelle, sont fiers de leurs titres de noblesse qui signifient services rendus et antique descendance.

Bien entendu, la guerre et la défaite ont amené beaucoup de ruines dans les villes et dans les campagnes. De grosses fortunes, à Budapest surtout, se sont effondrées. En 1921, quand nous y retournâmes pour la première fois après la guerre, nous fûmes témoin de certains drames retentissants. Pourtant la plupart luttent avec courage pour se refaire une existence; les femmes surtout se sont mises au travail avec une belle ardeur, elles qui jadis n'avaient connu que fêtes et adulations.

La politique de concentration du général Gömbös, président du conseil, recueille beaucoup de sympathies. Ses fortes déclarations en faveur de la révision des traités lui attirent, sur ce point, l'unanimité des suffrages. C'est que le Hongrois ne peut prononcer dix

mots sans que revienne le nom abhorré de «Trianon». C'est pour lui plus qu'un cauchemar, — une hallucination. La majorité du président du conseil Gömbös, le parti de l'Unité nationale, est nombreuse, mais peut-être pas assez solide intérieurement. Un immense travail d'organisation se fait de la part des députés gouvernementaux; Gömbös veut grouper toute la nation derrière lui. Rien ne nous étonnerait s'il faisait procéder, dans un temps plus ou moins long, à de nouvelles élections pour sentir battre le pouls de la nation. La réforme électorale sera sans doute réalisée auparavant, celle en particulier qui introduira le vote secret dans les campagnes, où le vote est public, alors que, uniquement dans les villes, il est secret.

Au parlement, dont les salles sont des bijoux, le parti Gömbös a pour voisins les chrétiens-sociaux du comte Jean Zichy, qui comptent plusieurs grands propriétaires fonciers et qui marquent surtout nettement leur étiquette catholique. Suit le parti des petits propriétaires, dont le chef est le savant député Eckhardt et dont le programme rejoint celui de l'Unité nationale, avec en plus certaines réformes agraires et économiques. Quelques démocrates et treize socialistes bien sages complètent la figure de ce petit parlement.

**

Le pays est partagé en comitats, correspondant à peu près à nos départements. A leur tête un préfet. Nous avons été reçu, lors d'une excursion sur la frontière, par le préfet de Balassagyarmat, M. Baross, et sa distinguée épouse. Table chargée de moult bonnes choses locales, des inévitables cigarettes et du meilleur tokay. Les principales personnalités de la ville étaient là. On parle, comme on peut, un mélange de français, d'allemand et de quelques mots usuels du pays que nous commençons à «baragouiner».

C'est la plainte sur le Traité de Trianon qui fait comme la toile sur laquelle viennent s'écrire les détails de nos conversations. On visite le «fleuve» Ipoly, considéré comme un grand fleuve navigable par les auteurs du Traité, et que des enfants traversent devant nous avec de l'eau jusqu'aux genoux! Et c'est ce grand fleuve qui fait frontière naturelle!

Il nous faudra revenir sur bien des points de notre séjour en Hongrie. Mais, avant de terminer ce rapide tableau, soulignons le travail et la résistance du paysan hongrois malgré sa condition misérable. Le paysan hongrois, riche ou pauvre, vend son blé de 28 à 30 francs les cent kilos. C'est la misère. Il serait trop long d'exposer ici les raisons de cette situation; mais toute la nation, qui est au fond agricole, en souffre. La situation est un peu meilleure pour le lait, dont la matière grasse permet la fabrication d'un beurre excellent qui se vend dans les centres urbains. La peste, cette année, a, pour comble de malheurs, envahi les écuries de porcs, de ces porcs hongrois qui ont comme une sorte de laine sur le dos. Ni conduite électrique, ni conduite d'eau.

Et pourtant les maisons sont propres, très propres. Une cuisine à l'entrée; à droite, la belle chambre pour recevoir l'étranger, à gauche, la chambre à coucher. Fenêtres toutes petites, insuffisantes. Aussi la tuberculose a fait beaucoup de ravages. Devant chaque maison bien peinte, un petit jardinet avec des fleurs. Au moment de notre départ de Tecsö, où nous fûmes les hôtes enchantés du comte et de la comtesse Jankovich, qui nous reçurent avec la vieille politesse qui sied dans une famille d'officiers supérieurs de l'armée hongroise, deux jeunes filles du village, en costume national, cueillirent vite dans le jardin paternel quelques fleurs pour nous les offrir. Nous les conservons avec le même respect qu'elles mirent à les offrir au Français qui visitait leur petit hameau. CH. RITZ.